

Riz frit aux crevettes avec un soupçon de safran

Poème de Diana Manole

La sonnerie du téléphone retentit à minuit :
crise cardiaque, funérailles dans deux jours, fait trop chaud
pour attendre.
Elle porte la main à son cou, au grain de riz sur lequel Grand-papa
avait écrit son nom à sa naissance.
Frontières fermées, pays devenus des cages empêchant tout envol,
elle se rendort et rêve, entourée
de moutons portant des clochettes de verre à l'aéroport Pearson.

Tandis qu'elle termine sa soirée de travail au
Real Canadian Superstore,
là-bas, l'heure de l'enterrement a déjà sonné :
les pleureuses se lamentent autour du cercueil,
oncles, tantes et voisins hochent la tête « C'était un homme bien ! »
Maman se ronge les ongles, se demandant si elle a bien éteint le four
avant de quitter la maison,
au cimetière, les mendiants tournent à distance respectueuse
avant de se précipiter sur les sacs emplis
de nourriture, gâteaux pour le repos des âmes inclus,
offrandes pour subvenir
aux besoins du défunt pendant son dernier voyage,
la fin de l'enterrement coïncide avec l'arrivée du dernier autobus
de la TTC.¹

Elle prépare un riz frit aux crevettes avec un soupçon de safran –
le plat préféré de Grand-papa lorsqu'il tenait encore son restaurant.

Les grains gonflent dans la casserole,
les bulles d'amidon montent à l'unisson,
les germes de soja et les oignons verts qui frémissent
dans la sauce au soja lui rappellent la Révolution culturelle sanglante
et toutes ses blessures ;
elle mélange
présent et passé
pour obtenir une sauce homogène, tandis que, là-bas, la famille
se réunit pour la veillée funéraire –
mots trempés dans l'huile de noix de coco, larmes diluées dans le vin,
prières récitées rapidement entre les plats,
Maman se dépêche de laver les assiettes pour les nouveaux arrivants,
avec une pleine maisonnée le chagrin est un luxe,
mais un fardeau quand on est seul pour faire son deuil,
là-bas, ils fredonnent un *Ave Maria*, bras tressés

comme de la pâte à pain autour des épaules de leurs voisins,
tandis qu'ici elle se précipite vers l'allée derrière *The Jester on Yonge*
(bar fondé en 1989, mis en faillite par la COVID-19 en mai 2020)
où un homme entre deux âges, un rouquin aux yeux bleus,
vit dans une cabane en carton
avec un chien qu'il a sauvé de la mort, son vélo
et une bougie qu'il éteint en faisant un signe de croix sur sa poitrine ;
les crevettes, semblables à des boutons de roses,
récrivent son nom sur les grains de riz.

¹ Note du traducteur : Acronyme de « *Toronto Transit Commission* », le système de transport public de Toronto.

Traducción al francés de Gilles Mossière (ATIA, ATTLC)

Molécules de béatitude

Poème de Diana Manole

Pour le personnel des urgences et les survivants du COVID-19

L'odeur de l'eau,
eau douce, eau salée, eaux mortes, marais et ruisseaux,
eau qui l'emporte –
repliée, écrasée,
ballottée au gré des flots d'un deuxième Déluge inopiné,
sans arche de Noé à l'horizon,
ni morceau de bois flottant aux environs,
toutes espérances réduites à néant.

« Couchez-la ! » « Tournez-la ! » « Tenez-la ! »
entend-on crier en boucles polyphoniques ;
de faibles SOS émanent parfois de ses poumons desséchés,
leurs alvéoles dévorées par d'insatiables micro-algues ;
« L'eau, cette odeur d'eau ! D'où vient-elle ? »
ses cellules alvéolaires éclatent « On va la perdre ! »
elle flotte comme un fœtus dans son liquide amniotique,

la peau de la voûte céleste déchirée par ses genoux dressés ;
figer, fuir, faire face ou s'effondrer
et tomber dans les interstices des ondes de choc, renversée,
entraînée dans ce néant liquide,
sans projet de naissance, sans renaissance programmée,
sans joystick, sans animal en peluche ni bonbon pour le vainqueur ;
des mains étrangères, telles des serres de rapace, percent sa chair,
passent du sel dans ses narines sanguinolentes
« N'y touchez pas ! Non ! Ne me touchez pas ! »
Six golems masqués penchés sur elle
« Une minute, on la tient ; l'autre, on la perd ! »
en elle un tube enfoncé se tord, s'enroule, serpente
« Non, pas ça, non, s'il vous plaît ! » puis... béatitude :
respiration assistée, molécules de béatitude –
« Elle est sauvée ! » entend-on quelqu'un déclarer.

Traducción al francés de Gilles Mossière (ATIA, ATTLC)

Recodage du deuil

Poème de Diana Manole

Enfants et petits-enfants s'avancent devant les fenêtres des maisons de retraite,
chacun à leur tour,
visage masqué, mais cœur ouvert,
bras emplis d'affection plutôt que de nourriture et de produits désinfectants.

La lumière, au ralenti, traverse vitres et lunettes de sécurité :
des vagues de bonté
parviennent en regards médicalement minutés aux rois et reines des limbes pandémiques
qui répondent par des gestes dignes depuis le fauteuil roulant qui leur sert de trône.

Les sourires se figent sur
des séries de clichés numériques recourbés par leur propre poids entre
des adieux effectués à un mètre de distance ;
les réseaux de téléphonie cellulaire surchauffent parmi les foules en quarantaine,
comme l'année dernière lors de festivals de jazz et de matchs de soccer.

La respiration est un paradoxe :
celle du dehors, à travers des vitres givrées, envoie des messages d'amour ;
celle du dedans, contaminée par la Covid-19, les tue.

« Doit-on faire de la RCR alors que chaque exhalaison
diffuse en vapeurs mortelles des virus actifs pendant plus de deux heures ? »
demande un urgentiste épuisé, au journal télévisé.

« Mon Dieu, faites que je ne perde pas un deuxième membre de ma famille
aujourd'hui ! »

« Maman vient de mourir, jour de son 60^e anniversaire ; Papa, la semaine dernière. »

De faibles cris d'agonie sont étouffés par des sirènes d'ambulances
redirigées brutalement vers la morgue :
wouhouh <fraction de seconde> wouhouh <fraction de seconde> wouhouh –

le plus cher, le plus émouvant, le plus mélodieux des hurlements.

Des parents et grands-parents meurent seuls, enterrés seuls :
pas d'embaumeurs, de maquilleurs, de cercueil ouvert, pas de dernier regard.
Leurs êtres chers s'avancent, chacun leur tour, pour leur dire adieu
devant un écran :
fossoyeurs et prêtres, ultimes travailleurs de première ligne,
tentent d'apaiser les remords des survivants,
en diffusant des funérailles en ligne

et de rapides images de tombes rapidement creusées dans la terre –
opacité de verre dépoli dans les poumons et dans les mémoires.

Au milieu de lamentations codifiées par la distanciation sociale, une mini-tornade
soulève la dernière pelletée de terre
sur l'écran tactile de l'employé du cimetière :
des icônes numériques se mettent à clignoter,
des applications choisies au hasard apprennent la compassion
et se recodent automatiquement en mode "Prière".

Traducción al francés de Gilles Mossière (ATIA, ATTLC)